

SHELLAC Présente  
Une Production SISTER PRODUCTIONS  
et CINQUIÈME MAISON



# CAITI BLUES

un film de  
JUSTINE HARBONNIER

avec  
CAITI LORD



SHELLAC présente

# CAITI BLUES

un film de  
**JUSTINE HARBONNIER**  
avec **CAITI LORD**

Une production  
Sister Productions  
et Cinquième Maison

Documentaire

France, Canada

1h24  
1.33:1  
Couleur

Son 5.1  
version originale anglaise  
sous-titrée en français

Visa en cours

2023

## AU CINÉMA LE 19 JUILLET 2023

### DISTRIBUTION

**shellac**

41 rue Jobin  
13003 Marseille  
contact@shellacfilms.com

### PROGRAMMATION

Léo Gilles  
+33 4 95 04 96 09  
programmation@shellacfilms.com

### MARKETING & COMMUNICATION

Kevin Monteiro  
kevin.monteiro@shellacfilms.com

### PRESSE

Annie Maurette  
annie.maurette@gmail.com



Madrid, Nouveau-Mexique.

Caiti Lord s'est exilée dans cette ancienne ville-fantôme, cernée par les montagnes, loin des strass de la Big City. Elle a une voix magnifique qu'elle compte bien utiliser pour faire autre chose que vendre des cherry cocktails. Tandis que la folie s'empare des États-Unis, dans l'absurdité la plus inquiétante, Caiti éprouve un sentiment d'asphyxie grandissant.

Alors, Caiti chante.

CAITII!

9:38:23 PM

# CAITI LORD



*"From my first moment on the stage at 4 years old, I could not get enough. I was so fortunate to grow up in the Musical Theater capital of the world and with a mother who supported my dreams and aspirations. By the time I was 18, I decided I would never do theater again. By 21, I realized I had never quite found my place in the world; and I wanted to. I wandered. I decided San Francisco was it. On this journey to my "new life", I stopped to visit a friend in a tiny town south of Santa Fe. As a city person, the idea of living in a place so small and so remote was never in my plans. But I loved it. It fed an artistic fire in me that I thought had gone out. Before I knew it I was back on stage in community theater and a DJ on the radio station. I was cultivating my own voice as a singer and songwriter."*

*"Dès que je suis montée sur scène, à 4 ans, je ne pouvais plus m'en passer. J'ai eu suffisamment de chance de grandir dans la capitale mondiale de la comédie musicale avec une mère qui m'a toujours encouragée à poursuivre mes rêves. À 18 ans, j'ai décidé que je ne ferais plus jamais de théâtre. À 21 ans, j'ai pris conscience que je n'avais jamais réussi à trouver ma place dans ce monde et c'est ce à quoi j'aspirais. Alors que je cherchais ce qui serait ma "nouvelle vie", j'ai rendu visite à une amie, dans une petite ville au Sud de Santa Fe. J'ai toujours été citadine, je ne m'imaginais pas vivre dans un endroit si petit et éloigné de tout. Mais j'ai adoré, ç'a rallumé la flamme que je croyais éteinte en moi. En un claquement de doigt, j'étais de nouveau sur scène et je devenais DJ à la radio locale. Et je faisais entendre ma voix comme autrice et chanteuse."*

# ENTRETIEN AVEC JUSTINE HARBONNIER

**Le film est le portrait de Caiti mais aussi celui d'une communauté, d'une petite ville du Sud des États-Unis. Le projet tournait-il d'abord autour de ce lieu précis, à l'ère Trump, ou est-ce par Caiti qu'est né le film ?**

C'est vraiment par Caiti qu'est né le film. Je l'ai rencontrée il y a dix ans, en 2013, quand j'ai tourné mon premier court métrage (IL Y A UN CIEL MAGNIFIQUE ET TU FILMES ANGÈLE BERTRAND) en Floride et dans lequel elle apparaissait. En 2016, je vivais à Montréal, c'était l'élection de Trump et le désir du film est apparu à ce moment-là : je remarque autour de moi une sorte de désenchantement chez les personnes de mon âge, et dans mon entourage, à la suite de cette élection. Je reprends donc contact avec Caiti et je pars la voir à Madrid, au Nouveau-Mexique dans cet endroit qui est complètement à part, à la marge, où on maintient le rêve des années flower power. Donc on a, d'un côté, ce lieu qui m'inspire pour la force symbolique qu'il charrie et, de l'autre, Caiti à un moment de sa vie assez difficile, en plein spleen, qui me fait vraiment écho, éprouvant des sentiments dans lesquels je me reconnais. Alors j'ai l'intuition d'explorer ce sentiment de désenchantement à travers sa vie. Et c'est là que se télescope l'idée du portrait intime avec l'envie de capter la trame de fond politique du moment.

**On sent qu'il y a quelque chose d'intime, de toi à elle, dans ta façon de la filmer qui ne passe que très peu par de l'adresse directe à la caméra mais plutôt par de nombreux dispositifs pour qu'elle puisse se raconter : la radio, les cartons... Comment ces choix sont-ils intervenus ?**

Ce sont des éléments qui sont arrivés assez tôt. Caiti a effectivement son émission à la radio locale. Elle s'installe dans le studio et elle se met à parler, face à la montagne qu'on voit par la fenêtre: c'est une image qui m'a accompagnée pendant toute l'écriture. A ce moment-là, Caiti ne faisait que passer de la musique et, au tournage, j'ai utilisé ces moments pour qu'elle puisse se raconter avec une voix qui va accompagner le film. Et oui, il y a aussi l'idée, que j'aime beaucoup, que Caiti ait sa musique, qu'elle écrive ses propres chansons, qu'elle soit dans cette recherche créative et intime de quelque chose qu'elle devait faire sortir d'elle. Pour les cartons, qui comme des chapitres structurent le film et le temps de l'hiver, c'est une idée qui est venue au montage. J'étais inspirée par les films ancrés dans une saison, comme EVA EN AOÛT, ces films « à la Rohmer », où le rythme des jours est scandé par des cartons. J'avais aussi en tête le poème-essai BLUETS de Maggie Nelson. Je cherchais une manière de décliner le sentiment du blues, comme pouvant être autant de variations autour de la couleur bleue - une teinte de référence dans le film. J'ai travaillé avec un typographe pour la police et cherché la bonne teinte de bleu. Puis, il m'a semblé juste d'utiliser les paroles de Caiti pour scander le rythme et mettre en valeur ses mots. Car, en effet, il y a très peu d'adresses de Caiti à la caméra et les seules qui sont présentes dans le film ne sont jamais provoquées par une question. Elles viennent spontanément de Caiti. Dans ces moments-là transparaît notre complicité et la relation de confiance qui nous unie. En documentaire, cela me semble essentiel qu'on se sente autorisé à regarder. Surtout quand on est plongé dans l'intimité d'un individu. Cela dit donc que la présence de la caméra n'est pas ignorée de Caiti, elle nous autorise à être là, à ses côtés.



**Et puis il y a aussi les images VHS de l'enfance de Caiti, tournées par sa mère et par elle-même, et qui renvoient à l'aspect générationnel du film : un pont est fait entre l'enfance de Caiti, marquée par le 11-Septembre, l'Irak, et la Caiti d'aujourd'hui, en pleine ère Trump.**

Caiti avait une caméra numérique quand elle était petite et sa mère a filmé tous ses spectacles. Elle a eu une enfance singulière : dès 6 ans, elle se produisait dans des spectacles sur Broadway, elle a été dans une école de chant, entourée d'enfants à qui on promettait un devenir de star. Donc sa mère la filme mais vers 5 ans, Caiti commence à se mettre en scène elle-même devant la caméra. J'ai appris l'existence de ces images après le début du tournage et en les découvrant, j'ai retrouvé là aussi plein de détails de moi, de mon enfance, de choses que j'avais pu faire. Et puis il y avait cet aspect de Caiti très irrévérencieux, rebelle, elle joue avec des Barbie et les met en scène pour les ridiculiser, se moquer des white trash. Ces images révèlent une petite fille qui a déjà une conscience extrêmement aiguë de ce qui se passe autour d'elle et qui s'en sert, qui en joue. Puis la VHS, le film de famille, c'est avant tout du quotidien et mon film est aussi ancré dans l'époque, dans la quotidienneté d'une certaine Amérique, il y a un écho qui se crée. Ainsi, j'ai cherché à voir comment les souvenirs et anecdotes de la petite fille entrent en résonance avec la jeune adulte ? Je voulais que ces images arrivent dans le récit comme des pensées qui hantent Caiti. La petite fille, avec sa naïveté joyeuse et sa pointe de tristesse, nous fait revivre des épisodes précis du passé. Elle a été bercée par le rêve Américain, celui de Broadway et de la promesse d'une grande carrière et maintenant, elle le voit s'effacer petit à petit. Le film la regarde évoluer dans sa relation à ses désirs d'enfant, à la perte de sa légèreté et de son innocence. Elle avance vers plus de lucidité et de maturité.

**Ces images permettent également d'inscrire Caiti dans l'Histoire de son pays, de convoquer le politique à travers un récit intime.**

Dans le film, le politique se manifeste toujours par le biais de l'intime. Il m'intéressait de saisir comment certains des grands moments de l'histoire qui ont marqué notre génération - le 11 septembre, l'élection de Trump, etc. - s'invitent dans notre quotidien et peuvent avoir un impact sur le plan personnel. C'est donc toujours par la petite fenêtre de Caiti, à hauteur de la vie d'une jeune femme, que les aspects politiques et sociaux sont perceptibles dans le film. À la radio, Caiti devient une sorte de sentinelle en veille sur ce qui se passe dehors et à l'intérieur d'elle-même. La radio renforce aussi par petites touches le sous-texte politique et social : l'inquiétude générée par les années Trump, le sentiment de délitement des liens de la communauté, le passé léger et plein d'espoir des années 70, perdu aujourd'hui.

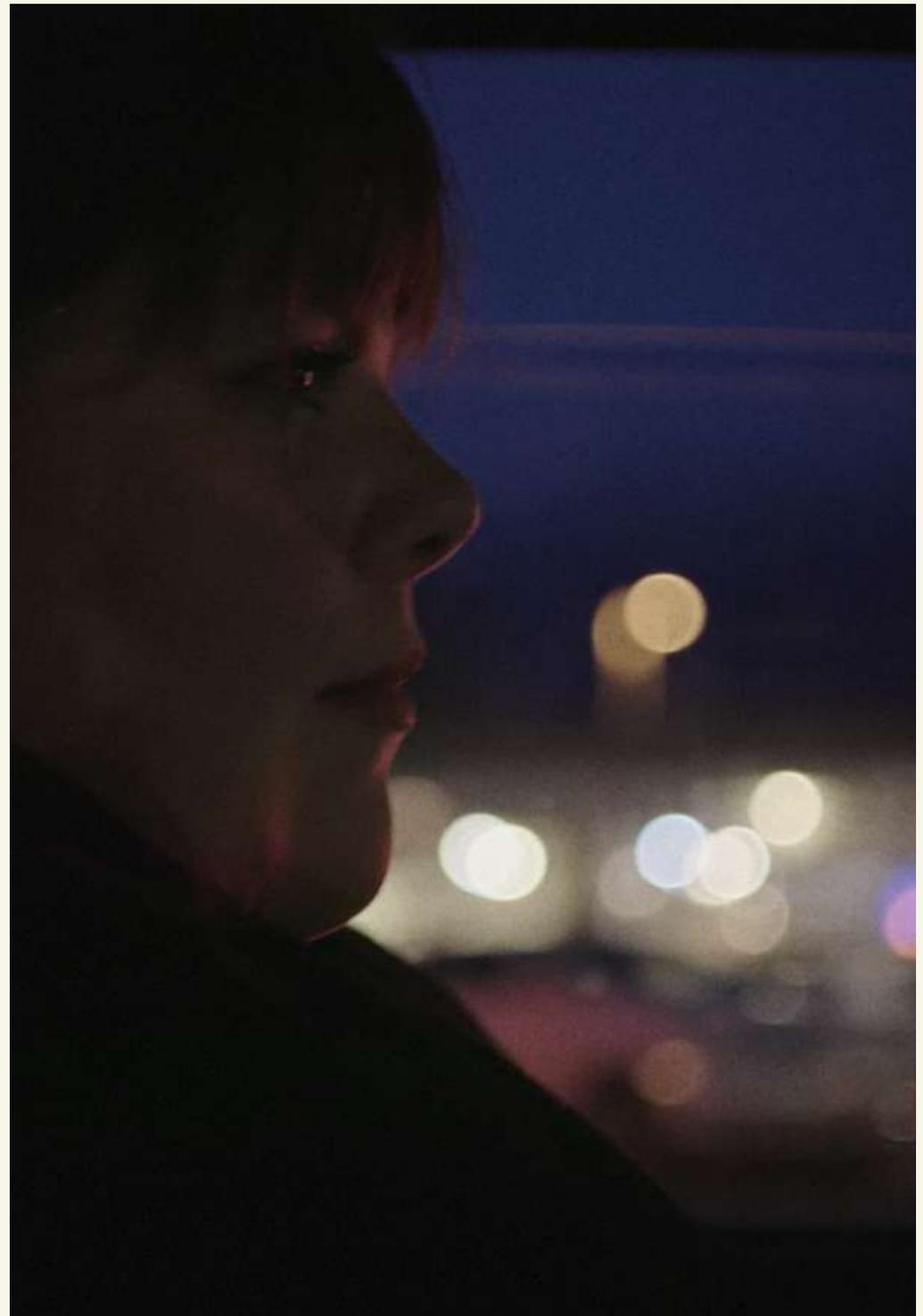
Mais je voulais éviter de poser un regard surplombant. Le film épouse le point de vue de Caiti et ne cherche pas à livrer de discours. Au contraire, c'est un film qui explore. Qui se trompe avec Caiti, qui ne cherche pas à être dans la maîtrise absolue mais qui essaie de saisir une certaine pulsion de vie. Ce désir de vie qui menace de s'éteindre pour Caiti. Notamment pour des raisons pragmatiques : elle est accablée par des problèmes de dettes et d'addictions ; mais aussi pour des raisons plus imperceptibles, existentielles. Ainsi, Caiti essaie de mettre en œuvre sa vie et ce sont les mouvements de cette vie qui me passionnent. C'est sur le fil fragile de Caiti et du monde qui l'entoure qu'avance le film.

**Il y a forcément des images de cinéma qui nous viennent très vite quand on parle du Sud des États-Unis que tu as décidé de capturer en 4/3. Comment as-tu pensé ta façon de filmer ces paysages ?**

Comme beaucoup de gens, j'ai été bercée par le cinéma américain. Mon réservoir d'images sur l'Amérique est énorme et on se retrouve facilement avec cette impression de faire des images qu'on a déjà vues. C'était quelque chose que je voulais à tout prix éviter en essayant d'apporter mon propre regard. Ma juste place était au côté de Caiti, dans l'exploration de l'intimité d'une jeune femme. C'est cette perspective qui est toujours privilégiée dans le film. Le 4/3 était cohérent avec le sujet du film : « zoomer » en quelque sorte sur les détails d'un quotidien, chercher quelque chose de vrai dans le fondement poétique du réel. Ce format évoque ainsi quelque chose de la miniature, du Polaroid, c'est une mise en valeur des détails. Avec ma cheffe-opératrice canadienne, Léna Mill-Reuillard, nous avons décidé ce format très tôt, dès les premiers tournages en 2017. Le 4/3 oblige aussi à laisser énormément de choses en hors-champ et permet de donner une stature au personnage, de lui donner toute sa place et donc, incidemment, une forme de grandeur. Tandis qu'au contraire, les grands paysages désertiques américains se trouvent rognés de leur superbe.

**Tu parlais de Madrid comme d'une communauté "à la marge" : comment as-tu voulu rendre compte de cette marginalité ?**

L'univers dans lequel évolue Caiti appartient à celui d'une certaine contre-culture. Les films de John Waters, les écrits de la Beat Generation, tout ce background culturel est très présent à Madrid. L'idée d'assumer l'échec, d'être la génération battue, imprègne tout le film. Mais pour moi ce n'est pas qu'une référence, c'est quelque chose en quoi je crois profondément : la nécessité de se libérer du regard des autres et de la société pour réussir à exister en tant qu'artiste.





C'est un chemin personnel artistique et identitaire et c'est sous cet angle que j'ai voulu le traiter dans le film. C'est la trajectoire intime que suit Caiti. Beaucoup de films ont été faits ces dernières années sur la marge aux États-Unis, mais l'idée de marge, en tant que territoire ou espace à part, m'intéressait moins que l'idée de marge d'un point de vue philosophique, voire identitaire. Caiti trouve de la force auprès de ces personnes « anti-système » pour se construire en tant que femme et en tant qu'artiste. C'est ça que je voulais mettre avant tout en valeur. Encore une fois, je voulais éviter à tout prix le portrait de communauté, le côté un peu séduisant, exotique ou stéréotypé des milieux underground aux États-Unis qui, je trouve, a déjà été beaucoup vu et revu. Cet univers n'a de raison d'être dans le film que parce qu'il dit quelque chose de Caiti, il est celui qu'elle s'est choisi. Il n'existe pas en soi. Caiti Blues n'est pas un portrait de l'Amérique, ni de la marge, c'est le portrait d'une jeune femme qui pourrait être moi. C'est à cette hauteur que je me sens la plus légitime d'avoir à dire et de poser un regard. Ainsi, filmer Caiti, petite fille archétype de ce rêve américain, était une manière de constater la mélancolie qui nous fait fesse et de réfléchir à un moyen, non pas de la combattre, mais de la mettre en récit pour qu'elle nous aide à créer d'autres histoires. Une histoire faite de corps différents, de rêves autres et dont l'échec et la tristesse peuvent être des données acceptables. « La jeune fille triste, c'est peut-être celle qui dit stop à cet optimisme cruel, et qui devient clairvoyante » (Julie Delporte).

### **Quel regard portes-tu sur la place des femmes dans le cinéma aujourd'hui et la représentation des corps ?**

Avec CAITI BLUES, je me suis heurtée à beaucoup de préjugés. Par exemple, comme Caiti est assez ronde, on s'étonnait que ce ne soit pas le sujet du film (tant cela ne va pas de soi de faire un film avec un personnage féminin au corps différent). L'idée aussi de faire un film documentaire centré sur l'intimité et les questionnements d'une jeune femme n'était pas évident, on sous-entendait beaucoup – et encore maintenant – que ce n'est pas très « sérieux », ni important comme sujet. Alice Zeniter a publié deux livres passionnants à ce propos, sur la question de la fabrication des héros et notre façon encore si formatée de concevoir des histoires (JE SUIS UNE FILLE SANS HISTOIRE et TOUTE UNE MOITIÉ DU MONDE).

En tant que femme, je trouve encourageant de faire des films à l'époque dans laquelle on est. Il y a une vraie réflexion autour de ces questions. Certes, il reste beaucoup de combats à mener pour l'égalité, contre les violences, pour avoir le sentiment qu'on mérite notre place, mais de plus en plus d'initiatives existent. Des réalisatrices comme Alice Diop, en France, ou Kelly Reichardt, aux États-Unis, sont aussi pour moi des exemples qui donnent de l'espoir. La sororité et l'entraide, d'ailleurs pas seulement entre femmes, sont des puissants leviers pour faire changer les choses.

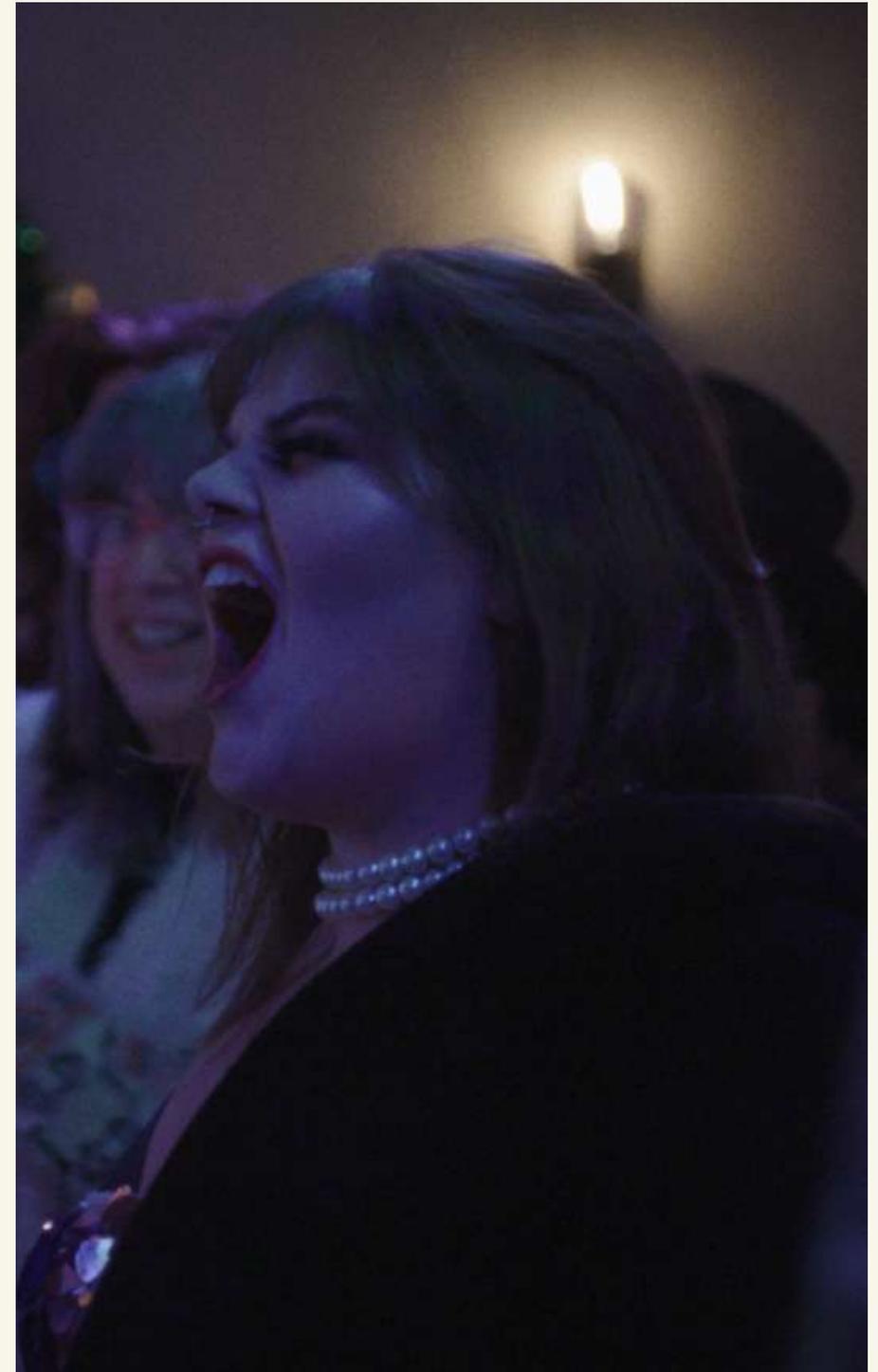
Selon moi, les cinéastes, pas uniquement les femmes, ont un rôle déterminant à jouer pour créer d'autres manières sensibles de représenter le monde. On a besoin de nouveaux récits, de nouvelles images, et je crois que cela va de pair avec la façon dont nous fabriquons les films. Cela va de pair avec l'organisation du travail, les rémunérations, les comportements...

### Quels sont tes projets à présent ?

J'ai travaillé près de six années sur ce film. C'était un projet très intime, qui m'a aidé à grandir, d'une certaine façon. En tant que personne et en tant que cinéaste. Mon prochain film sera assez différent, mais ce passera toujours sur le sol américain. Je vais filmer une Simulation, sorte de petit théâtre politique, qui a lieu chaque année dans un hôtel de New York, avec des jeunes étudiants de partout dans le monde qui jouent à être des diplomates de l'ONU. Je vais donc continuer à explorer ces thèmes de la quête identitaire, mais dans un contexte éminemment plus politique. Je finis aussi en parallèle un moyen métrage documentaire sur ma mère.

#### SOURCES

1. [Entretien avec Anton Balekdjian pour l'ACID](#)
2. [Entretien pour La Plateforme - Pays de la Loire](#)



# TRACKLIST

"CAN'T STAY"

Caiti Lord

"THE ODYSSEY OF YOU AND ME"

Caiti Lord

"OKLAHOMA CITY"

Caiti Lord & Dear Doctor

"I QUIT THE BOTTLE"

Caiti Lord & Dear Doctor

"SWEET TRANSVESTITE"

Richard O'Brien

interprétée par Caiti Lord

"THE END" (from Cats)

Andrew Lloyd Weber

interprétée par le HeShe Bang

"GOOD TO BE HOME"

Stephen Lang

"ONE WAY OR ANOTHER"

Nigel Douglas Harrison & Debbie Harry

interprétée par Hella Bella

CAN we have  
a date?

Écoutez le premier album de Caiti Lord

**ROUGH ROUGH CUT DEMO**

en scannant le QR Code



## JUSTINE HARBONNIER

À la fin de ses études en littérature, Justine réalise ses premiers courts métrages. Sélectionnés dans de nombreux festivals et centres d'art, ses films explorent les thèmes de la quête de soi (IL Y A UN CIEL MAGNIFIQUE ET TU FILMES ANGÈLE BERTRAND, 2014) et de la transformation sociale d'un territoire (ANDREW KEEGAN DÉMÉNAGE, 2016). Son premier long-métrage CAITI BLUES continue cette réflexion. Tandis qu'elle finalise le court-métrage LES ENFANTS VONT BIEN, elle travaille actuellement sur son second film, LA SIMULATION.



# CAITI BLUES

un film de  
**JUSTINE HARBONNIER**  
avec **CAITI LORD**

Scénario et réalisation **JUSTINE HARBONNIER**

Image **LENA MILL-REUILLARD** et **JUSTINE HARBONNIER**

Montage **XI FENG** et **MAXIME FAURE**

Son **CATHERINE VAN DER DONCKT**, **RENAUD NATKIN** et **LUC BOUDRIAS**

Étalonnage **STEVEN MERCIER**

Direction de production **RIITA DJIME**

Production **JULIE PARATIAN** (Sister Productions) et **NELLIE CARRIER** (Cinquième Maison)

Ventes internationales **LES FILMS DU 3 MARS**

Avec le soutien de **LA RÉGION NOUVELLE AQUITAINE** et l'accompagnement de **L'ALCA**

Avec le soutien de **LA RÉGION PAYS DE LA LOIRE**, de **LA PROCIREP - Société des Producteurs**, de **L'ANGOA**,  
du **CONSEIL DES ARTS ET DES LETTRES DU QUÉBEC**, du **CRÉDIT D'IMPÔT CINÉMA ET TÉLÉVISION - QUÉBEC**

Avec la participation du **CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DE L'IMAGE ANIMÉE**  
et de **TV7 BORDEAUX**

SISTER

*cinquième maison*



ANGOA

TV7



Conseil  
des arts  
et des lettres  
du Québec



shellac



UNE DISTRIBUTION  
**shellac**

[shellacfilms.com](http://shellacfilms.com)